



Raid à ski et bivouac au Nethou

Texte et photos : Éric Amouraben



L'ascension à ski de la Maladeta puis de l'Aneto est aujourd'hui un classique, même si la version en autonomie avec bivouac sous la tente - comme décrit ici - est plus rare. Au XIX^e siècle, gravir celui que l'on appelait encore Nethou était une aventure réservée à des pyrénéistes de la trempe d'Albert de Franqueville, Platon Tchihatcheff ou du malheureux guide Pierre Barrau.

Nethou, il est désuet ce nom, presque oublié de tous. Pourtant, dans la France de la fin du XIX^e siècle, son nom évoquait les hautes cimes qui font rêver les aventuriers et trembler les habitants des vallées alentours. Le Nethou est à l'Aneto ce que l'Escarpu est au Sesques ! Un synonyme version locale en quelque sorte. Chacun de ces deux derniers noms est passé à la postérité, enterrant le premier dans les abîmes de l'histoire du pyrénéisme. Le nom « Aneto », qui sortira vainqueur du duel (Nethou n'étant qu'une déformation d'Anetou prononcé ainsi par les Ibères), vient du petit village espagnol éponyme. Est-il besoin de rappeler que ce sommet qui culmine à 3 404 m est bien ibérique ! Mais si le sommet est espagnol, la première ascension, elle, est française ou plutôt franco-russe (lire encadré) ! L'honneur est sauf.

Les années ont passé, l'évolution des paysages glacés de montagne aussi, l'équipement, la connaissance des lieux font qu'aujourd'hui, ils sont accessibles à tout bon montagnard équipé et entraîné. C'est là que nous avons décidé d'aller en ce mois de juin Olivier, Bruno et moi. Deux jours entre Maladeta et Aneto à ski de randon-

née dans les immensités glacées des monts Maudits. Après avoir parcouru 250 km et fait 5 heures de route, nous arrivions au Plan des Étangs (1 910 m), lieu magique si bien décrit par celui qui fut le chantre des Pyrénées, Henry Russell, où il se couchait dans son sac en peaux d'agneau tel un gabelou en embuscade.

Vapeurs

Le 23 juin, nous démarrons la randonnée en milieu d'après-midi par du portage, bien chargés avec notre sac, alourdi du matériel de bivouac. La saison d'hiver est terminée, mais la neige est - à notre grande joie - encore bien présente. Nous passons devant le refuge de la Rencluse (2 140 m) qui a vu défile bien des montagnards depuis son ouverture en 1916. La neige apparaît enfin. Nous pouvons chausser nos skis. Le temps est agréable, nous poursuivons jusqu'à ce que l'immense Maladeta se dresse devant nous.

C'est là que nous établissons notre premier bivouac. Nous sommes à 2 805 m, il est 19 heures, le temps de monter la tente. Un rocher plat nous permet de nous tenir isolé de la neige pour préparer le repas. Sauvagarde et port de Vénasque nous font face, là-bas



en France, éclairés par un ciel embrasé aux nuances orangées. Nous sortons pelles et matériel. La plateforme est prête, la tente montée. Le réchaud crache déjà sa flamme. Le froid tombe rapidement. Nous voilà parés à affronter la nuit. Nos lampes balayent encore un temps nos visages, du fond de nos duvets, nous échangeons quelques banalités, quelques blagues, et déjà la fatigue se fait sentir, il est temps de dormir.

Le 24 juin, dès potron-minet, j'en profite pour prendre quelques photographies. Nous avalons rapidement un petit déjeuner, les faisceaux de nos frontales se croisent comme ceux d'une DCA au milieu de nos visages mal réveillés ; le réchaud exhale déjà les vapeurs du café, la bonne humeur est là, la journée va être belle.

La citadelle est prise

Une heure plus tard, le doux et régulier glissement des peaux de phoque sur la neige commence sa symphonie. Les paroles sont rares, laissant à cette musique toute la vacuité du silence. D'ici, la course est rapide. Nous nous approchons de la trop célèbre rimaye du col éponyme (3 222 m), celle qui a englouti le célèbre guide Pierre Barrau en 1824. Luchon resta sous le choc très longtemps après que ce guide ait sombré corps et biens dans l'immense crevasse. Son corps sera rejeté par le glacier en 1931, après plus d'un siècle d'étreinte avec la glace.

Nous voilà au pied du couloir. La rimaye n'a pas ouvert sa gueule béante. La pente est raide et monte droit ! Nous chaussons nos crampons. Un changement de rythme et d'effort est toujours bénéfique sur ces courses. Voilà une heure que nous sommes partis du bivouac. Le piolet bien en main, nous l'ancons et gravissons pas à pas cette longue langue blanche. Nous voici au col, encore quelques jeux d'équilibristes et l'arête nous conduit à quelques mètres du sommet. À l'aplomb, versant sud, le lac de Cregüena, en forme de haricot, est encore pris par les glaces. La Maladeta défend son dernier bastion, son monolithe sommital, qui est séparé de la crête par une ultime dépression.

Olivier sort les sangles et installe un système d'assurance qui nous permet de nous rendre en toute sécurité sur le point culminant. Un dernier enjambement et, après deux heures vingt d'ascension, nous y sommes ; la citadelle est prise, l'altimètre marque 3 312 m.



De la folie

La vue ici est époustouflante. D'abord, sur les monts Maudits que nous regardons juste devant, et, derrière, le vénérable Aneto, dans son écrin de satin blanc que nous irons visiter demain. Je ne peux m'empêcher de penser à Jacques d'Astorg pour lequel j'avais beaucoup d'amitié, lui dont le père René était un grand pyrénéiste, ami de Brulle et de Russell, qui a laissé son nom à une pointe voisine. Quelques photographies immortalisent l'instant et les paysages grandioses qui nous entourent. Décidément, la nature a quelque chose qui interpelle l'homme pour avoir façonné des tels paysages dans le chaos de la création !

Les minutes passent, puis il est déjà temps de partir. La descente vers le couloir puis le passage de la rimaye s'effectuent prudemment. Enfin, nous chaussons nos skis. Un plaisir immense nous envahit ; sur une petite poudreuse de surface chassée par les carres acérées de nos skis, nous enchaînons les virages à n'en plus finir. Bruno et Olivier font chacun leur trace, ici pas de jaloux, l'immensité permet tout, même de pousser des cris de joie ! Il y a de la folie dans ces moments-là. Et voilà que nous atteignons déjà notre campement au milieu de la matinée. Un casse-croûte vient à point nommé, puis c'est le démontage de la tente. L'idée, c'est de partir sur le glacier de l'Aneto pour nous rapprocher du sommet.

Promesse de l'aube

Peu après midi, nous quittons le glacier de la Maladeta pour celui de l'Aneto. Nous avons repris notre route plus à l'est. Nous voilà au Portillon supérieur, passage incontournable pour franchir la muraille qui sépare les deux glaciers comme une frontière minérale. La longue transversale se fait dans une neige alourdie par un soleil voilé.

Un peu plus d'une heure plus tard, nous trouvons un endroit à 3 000 m pour installer notre nouveau camp. Nos pelles sont remontées, et nous creusons à nouveau afin que notre tente n'ait pas de prise au vent. Au bout d'une heure et demi de travail, tout est en place, le gros rocher plat situé derrière notre tente nous permet de nous asseoir dehors sans souffrir de l'humidité. Les nuages se sont amoncelés. Cependant, un bémol vient assombrir - sans trop de conséquence - notre soirée : alors que notre excellent repas de pâtes lyophilisées chauffe, nous tombons en panne de gaz. Qu'à cela ne tienne, Olivier recherche la cartouche de rechange qu'il a prévue, mais elle est restée dans la voiture, 1 000 m plus bas ! Des pâtes mi-cuites, associées à des légumes croquants, et des regards qui se croisent

en même temps que les dents mordent la maigre pitance, nous vaudront quelques fous rires. Peu nous chaut, demain sera, à coup sûr, une journée merveilleuse.

Plus tard, dans la nuit, un ciel bleu azur viendra veiller sur notre couche. La nuit sera glaciale, le froid du glacier transperçant nos vêtements peu adaptés. Il nous faudra avaler quelques gorgées de génépi en guise de somnifère naturel. À 5 h, nous voilà debout. Quand les nuits sont longues par manque de sommeil, on attend la promesse de l'aube. La mer de nuages occupe toute la vallée alors que le ciel qui nous domine est particulièrement clair. Peu de temps après, un petit déjeuner froid (et pour cause) est avalé, le matériel plié et chargé.

Prêts à repartir

En route pour l'Aneto ! La cime du roi du secteur est en feu, illuminée de lumière orange. Nous longeons les monts Maudits. Les pics éclairés réchauffent maintenant nos cœurs refroidis par la nuit glaciale. Voilà le pic puis le col de Coronas, à 3 201 m.

Une dernière montée raide nous conduit au pont de Mahomet. Là, nous déchaussons enfin nos skis que nous remplaçons par des crampons. Baudriers et cordes sont sortis



des sacs. Nous cheminons sur cette arête déchiquetée, contournant de gros blocs tantôt par la gauche, tantôt par la droite, afin d'assurer chacun d'entre nous dans notre progression. L'immense croix de métal rivetée telle la carlingue de « l'Oiseau Blanc » de Nungesser et Coli se dresse fièrement devant nous ! Elle marque le sommet à 3 404 m. Quelques dizaines de minutes pour contempler la vue depuis le toit des Pyrénées.

Puis c'est la descente en ski le long de l'arête nord. Quelle neige ! Excellente, la nuit lui a fait du bien, plus qu'à nous ! Il n'a pas fait froid pour rien ! Nous enchaînons les séries de virages sur les côtés de l'arête, le soleil nous réchauffe, c'est le bonheur ! La descente nous conduit vers le rio Esera par la vallée de Barrancs. Le ski est fini, mais quelle descente ! Un dernier coup d'œil vers le sommet et la longue piste vierge que nous avons suivie. Nous franchissons maintenant le plan des Aigualluts, longtemps présenté par les guides espagnols aux touristes comme la source de la Garonne pour éviter d'aller jusqu'au trou du Toro, situé non loin de là. En milieu de journée, nous sommes de retour à la voiture, prêts à repartir avec de nouvelles images plein la tête, que des souvenirs merveilleux ! □



Infos pratiques

Accès

Accès routier depuis la France par Saint-Lary et le tunnel de Bielsa ou, plus à l'Est, par Saint-Béat et le tunnel de Vielha (équivalent). Du tunnel de Bielsa, descendre jusqu'à la Ainsa, puis tourner à gauche et suivre la N-260 jusqu'à Campo puis Casteljon de Sos pour prendre ensuite la A-139 jusqu'à Benasque. Du tunnel de Vielha, descendre la N-230 jusqu'à Les Bordes pour emprunter à droite la N-260 jusqu'à Casteljon de Sos où l'on rejoint l'itinéraire précédent.

On dépasse le village de Benasque (Espagne) pour monter jusqu'au parking du plateau de la Bersurta (1 890 m), terminus de la route de la vallée de Benasque. Selon l'enneigement, il sera peut-être nécessaire de se garer à l'Hospital de Benasque (1 750 m).

Matériel

Corde, crampons et piolet pour le glacier et l'arête terminale, DVA.

Difficulté

Course cotée PD-. Mais dont la difficulté réelle varie considérablement selon les conditions. Elle peut être considérée comme facile sur deux jours avec bivouac, mais est plutôt AD si la rimaye du glacier de la Maladeta est ouverte.

Carte

Aneto - Maladeta Valles de Benasque y Barravés, Editorial Alpina, 1/25000

Bibliographie

Cent ans aux Pyrénées, Henri Beraldi.

Ski randonnées I - Luchonnais, Val d'Aran, Encantats, Aneto, Posets, Raymond Ratio - Atlantica Edition, 168 p., 2001 (Cf. p. 74-75)

52 balades à skis dans les Pyrénées centrales, François Laurens - Éditions Didier Richard, 127 p., 2007.

Pirineos en esquís, 150 itinerarios para esquí de montaña, Enric Faura, Jordi Longàs - Desnivel Ediciones, 248 p., 2004.